

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre CHRISTE

Le premier soir : notes d'un  
mobilisé

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 81-83

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Le premier soir

*(Notes d'un mobilisé)*

La batterie est serrée dans le grand hall de gymnastique, une forte batterie de 170 hommes. Presque tous des visages connus ; une trentaine de nouveaux : vieilles recrues qu'on reconnaît à leur air gauche et à quelques poils de moustache leur tombant sur la bouche, recrues de vingt ans au menton poli comme celui d'une jeune fille.

Le trompette a sonné la retraite il y a un grand quart d'heure. Quelques hommes, de tout leur long, sont déjà couchés sur la paille ; d'autres, qui vont et viennent, leur marchent sur les pieds. C'est l'inconvénient du métier ! Des amis se rencontrent, se serrent la main, puis se perdent dans la foule à la recherche d'un coin tranquille pour dormir. Un vieux landsturm, oublié là, à moitié saoul, amuse quelques badauds.

Au centre du hall, les havre-sacs alignés sur quatre rangs ; le gros de la troupe couche au parterre ; le reste niche sur la tribune et la scène. Mais ce décor n'éveille chez personne le désir d'une soirée dramatique !

Cependant, un pain lancé vigoureusement par un canonnier d'en bas rase la lampe électrique et va se loger sur la tribune dans le dos d'un conducteur. Il jure. Mais, immobile sur la paille, son agresseur, depuis une demi-seconde, dort à poings fermés. L'odeur est mauvaise ; la paille foulée aux pieds ; l'air est chargé de poussière.

Je tombe sur deux vieux amis du service, Steef et Hilaire qui, à l'autre coin de la salle, allongent leurs jambes vers le poêle. Car il fait froid dehors ; il gèle à pierre fendre. « Quelle vie ! Et pour quatre mois peut-être ! Personne ne sait au juste ! » Nous cessons de nous

lamenter pour nous payer la tête de Gros-Jean, qui, à deux pas de nous, déchiquette une immense saucisse !

Les derniers sont rentrés. Il est neuf heures et demie. Un coup de sifflet, comme quand le train va partir. C'est le rapport du soir. Raidissant ses manches galonnées d'or, le sergent-major se tient debout près de la porte. De tous les coins de la salle, les sous-officiers se hâtent.

« Garde-à-vous... Fixe ! »

En dépit du rapport et de la discipline, un groupe d'artilleurs scandent la strophe : « Oh ! les sales boches ! les sales têtes de pioches !... » C'est le premier soir. Drapé dans son grand manteau ancienne ordonnance, une cigarette à la bouche, le capitaine contemple la scène. Il est silencieux. Il nous regarde, pensif. Il songe que débute notre treizième mois de service, qu'arrachés brusquement à nos familles, à nos affaires, pas un n'a été content de revenir ; il sent que ce premier soir, le souvenir d'êtres aimés hante notre esprit et que tous nous sommes atteints d'un peu de nostalgie et de tristesse. Il nous aime. Il n'impose pas silence et écoute dans le brouhaha de la salle le rapport du sergent-major.

Je le vois qui interpelle un sous-officier ; celui-ci, un sergent de la dernière promotion, prend vigoureusement la position, les éperons rendent un bruit sonore qui domine le bruit de la salle ; raide comme un Allemand, il demeure penché en avant vers le chef qui lui parle.

Fatigué, j'ôte ma tunique et la plie en quatre pour la mettre sous ma tête. Je me couche. La lumière et les dernières voix s'éteignent. Le souvenir d'un ami qui se bat sur le front français traverse mon esprit. Je secoue ma tristesse. Mon âme, remercie Dieu qui a protégé ton pays et ceux que tu aimes. Accomplis ton devoir ; tu n'as pas le droit de te plaindre, lorsque tu songes à tous ces pauvres bougres qui, sur les champs de bataille de l'Europe, gisent dehors, dans la tranchée, face à l'ennemi.

Dans le grand hall obscur où dort la troupe, seuls les tuyaux rouges du gros poêle de fonte jettent encore quelques lueurs...

Pierre CHRISTE.